

Dr David A. DeSilva,

2 Pierre et Jude

Session 5

Comme nous l'avons noté, le début de Jude indique clairement à ses lecteurs que Jude a écrit une lettre. En effet, la longueur de Jude est bien plus comparable à la masse de lettres conservées de l'usage réel des lettres dans le monde gréco-romain qu'aux lettres plus longues que nous possédons de Paul, par exemple. Mais quel genre de lettre Jude aurait-il écrit, selon ses lecteurs ? Plusieurs manuels de typographie épistolaire ont survécu depuis l'Antiquité.

Il s'agit essentiellement de catalogues des types de lettres que l'on pouvait être amené à rédiger, accompagnés de très courts exemples de chaque type. Il est probable que ces manuels aient été initialement destinés aux personnes se formant à la profession de scribe et de commis dans l'administration romaine. Deux des manuels les plus complets répertorient entre 20 et 40 types de lettres, dont la lettre de conseil, la lettre de recommandation, la lettre amicale et la lettre de réprimande.

Les deux manuels reconnaissent également le type mixte, lorsqu'une situation particulière nécessite plusieurs types d'intervention pour atteindre son objectif. Jude rédige une lettre de type mixte. Son principal type est le conseil, dans lequel l'auteur recommande une ligne de conduite plutôt qu'une autre, ou cherche à dissuader les destinataires d'adopter une ligne de conduite.

Ici, Jude exhorte son ou ses auditeurs à lutter pour la foi transmise aux saints en s'édifiant dans cette foi, en gardant les yeux fixés sur la miséricorde qu'ils espèrent au jour du jugement, et en s'aidant mutuellement à maintenir le cap tout en les dissuadant de céder aux séductions et aux exemples des imposteurs qui se sont infiltrés parmi eux. La lettre de Jude a également le caractère d'une lettre injurieuse ou de censure, dans laquelle on expose la mauvaise conduite d'un individu ou le caractère offensant de son action envers autrui. Certes, plus de mots sont consacrés à cet objectif qu'à des fins de conseil, mais il est clair que la censure ou la vitupération est secondaire chez Jude et sert l'objectif principal : persuader l'assemblée de ne pas se laisser influencer par la pratique et l'enseignement de l'intrus, mais plutôt de persévérer fermement dans la voie tracée par les apôtres.

Pour ceux qui connaissent un peu la correspondance ancienne, mais aussi la rhétorique classique, il apparaîtra immédiatement évident qu'il existe un chevauchement naturel entre les lettres de conseil et les lettres injurieuses, ainsi qu'avec leurs opposés, les lettres de dissuasion et de recommandation, et deux des trois principaux genres oratoires : les genres délibératif et épидictique. L'oratoire délibératif était employé pour persuader un groupe d'adopter une ligne de conduite particulière ou de s'en abstenir face à une situation ou une opportunité qui se présentait. L'oratoire épидictique était plus large, mais il était souvent défini comme un discours visant à présenter une personne, un attribut ou un objet comme louable et donc honorable, ou comme blâmable et donc honteux.

Certains chercheurs ont été, à juste titre, réticents à l'analyse rhétorique des lettres du Nouveau Testament, rebutés par la tendance des critiques rhétoriques les plus exubérants à imposer chaque document au plan d'un discours classique, au détriment du sens naturel du contenu de la lettre. Cependant, il est certain que celui qui rédige une lettre dans laquelle il cherche à persuader autrui d'adopter ou d'éviter une ligne de conduite utiliserait tous les moyens possibles. stratégies délibératives au niveau des sujets et des arguments. De même, une personne écrivant une lettre pour louer ou censurer une personnalité n'hésiterait pas à recourir à toutes les stratégies rhétoriques et à tous les sujets possibles pour y parvenir.

Chez Jude en particulier, le chevauchement entre les genres épistolaires et les genres de discours est si important qu'il n'est pas surprenant que la théorie rhétorique classique sur l'invention ou la découverte des moyens de persuasion soit utile à l'analyse approfondie de la stratégie de Jude et des effets probables de sa lettre. Cependant, Jude ne conclut pas son discours à la manière d'une lettre. Il ne conclut pas par des projets de voyage, des salutations finales ou des demandes d'adieu, mais plutôt par une doxologie, conclusion appropriée compte tenu du contexte probable de sa lettre, à savoir sa lecture à haute voix devant l'assemblée réunie lors d'un culte.

Jude nous rappelle que si beaucoup préfèrent réfléchir au cœur de la foi et de la pratique chrétiennes qui nous rassemble, il existe aussi des limites au-delà desquelles se situent les pratiques non chrétiennes et le déni des convictions chrétiennes sur Dieu, sa grâce et la seigneurie du Christ. Paul, de même, s'est attaché à défendre des espaces où les chrétiens avaient la liberté de pratiquer diverses pratiques, tout en veillant à maintenir et à mettre en garde contre le franchissement des limites au-delà desquelles la pratique n'était plus digne du Seigneur, pleinement agréable à ses yeux. Nous en arrivons ici à la tension entre l'élan progressiste de personnes, convaincues d'être personnellement guidées par l'Esprit de Dieu, et l'essence conservatrice de la religion révélée, attachée à la foi transmise une fois pour toutes, c'est-à-dire définitivement aux saints à un moment donné du passé, une essence que nous considérons, en vertu de son caractère apostolique, comme nourrie et limitée par les Écritures canoniques.

Un autre thème essentiel évoqué par Jude concerne la trajectoire que Dieu veut que sa faveur nous fasse suivre. Les intrus interprètent à tort la grâce divine comme une autorisation de satisfaire les désirs de la chair sans crainte du jugement, plutôt que comme une opportunité et une force de vivre au-delà de la puissance des désirs de la chair. Jude rétorque en insistant sur le fait que la grâce divine vise à placer les hommes sur une trajectoire vers l'innocence au jour de la visitation divine, afin qu'ils trouvent miséricorde et n'aient aucune honte à se tenir devant la gloire de Dieu.

Jude commence son argumentation contre les intrus en examinant plusieurs exemples historiques qui fournissent un cadre de réflexion sur leurs actions, leurs attitudes et leur fin probable. Jude dirait leur fin assurée. Les exemples historiques ont été importants pour l'art de la persuasion à plusieurs égards.

Lorsqu'on conseille aux gens de suivre ou d'éviter une certaine ligne de conduite à l'avenir, on cite probablement des exemples historiques pour illustrer les conséquences d'actions similaires passées, que leur issue soit bonne ou mauvaise, honorable ou honteuse.

Lorsqu'on fait l'éloge ou la censure d'une personnalité, on la compare souvent à des personnages du passé. Des similitudes avec des personnalités louables justifient de considérer la personne visée comme louable elle aussi.

Des similitudes avec des personnes connues pour leur mauvaise réputation justifieraient de considérer le sujet de leurs propos comme honteux. Jude fournit, aux versets 5 à 7, une série d'exemples qui illustrent les actions et les attitudes qui provoquent la condamnation divine, et rappellent le caractère dramatique de cette condamnation. Il les applique ensuite aux intrus, qui, selon lui, présentent plusieurs traits et pratiques identiques à ceux de ceux qui ont historiquement subi la condamnation divine.

Il introduit ensuite un troisième exemple au verset 9, qui, par contraste, reflète mal le comportement des intrus. La structure souligne l'intérêt de Jude ici non seulement pour le rappel de l'histoire sacrée, mais aussi pour l'éclairage interprétatif qu'il apporte sur les intrus et pour aider ses auditeurs à établir les liens nécessaires entre les leçons de l'histoire et le moment présent. Aux versets 5 à 7, il cite les exemples de la génération de l'Exode, des anges rebelles et des habitants de Sodome et des villes voisines.

Puis, au verset 8, il établit un lien entre ce texte et ces intrus. Au verset 9, il présente un autre exemple : celui de l'ange Michel disputant avec Satan. Et au verset 10, il relie à nouveau cet exemple à ces personnes, c'est-à-dire les intrus.

Jude prend soin, au verset 5 comme plus tard aux versets 17 et 18, de souligner que le contenu qu'il présente n'est pas nouveau. Il s'inscrit plutôt dans l'héritage et l'enseignement que ses auditeurs avaient déjà adoptés comme une vision fiable de l'action de Dieu dans le monde et comme le chemin pour être irréprochables devant Dieu au jour de sa visitation et de son jugement. En un sens, ils savent déjà ce que Jude apporte à leur situation.

Jude établit simplement les liens nécessaires pour qu'ils puissent appliquer ces connaissances de manière avantageuse. Au verset 5, Jude emmène d'abord ses auditeurs aux événements fatidiques des Nombres 13 et 14. La génération des Hébreux, délivrée de manière spectaculaire de l'esclavage en Égypte au milieu de plaies et de prodiges, et à qui Dieu avait miraculeusement fourni eau et nourriture pendant deux ans dans le désert, se tient maintenant au seuil du pays que ce même Dieu avait promis de lui donner. Là, le peuple décide d'un plan.

Ils enverront des espions dans le pays, un de chacune des douze tribus. Ces espions seront envoyés et reviendront avec leur rapport. Dix d'entre eux rapporteront que les habitants du pays sont nombreux et puissants, et que la ville est si bien fortifiée qu'il est absolument impossible que les Hébreux puissent y pénétrer et la prendre.

Deux des espions, Josué et Caleb, donnent un rapport très différent. Ils disent que le pays est beau, que ses produits sont abondants et que Dieu peut le remettre entre nos mains. Le peuple croit le rapport de la majorité.

Ils se retournent contre Moïse et Aaron, et accusent même Dieu de les avoir conduits dans le désert pour les y tuer. Ils planifient de retourner en Égypte sous une nouvelle direction et concluent un accord avec Pharaon pour retrouver leur ancienne condition, où, malgré

l'oppression, ils pourraient subsister. La réponse de Dieu fut la colère face à la provocation que lui avait infligée la génération de l'Exode.

Ils avaient vu la providence divine depuis des années. Ils avaient vu ce que Dieu avait fait aux Égyptiens, culminant avec la délivrance miraculeuse de la mer Rouge. Comment pouvaient-ils maintenant croire que Dieu était incapable de tenir ses promesses ? Pire encore, comment pouvaient-ils croire que Dieu agissait malicieusement en les faisant sortir dans le désert pour les tuer ? Ainsi, en réponse à cet affront flagrant à la puissance de Dieu et à sa bonté envers le peuple, Dieu dit que ce qu'ils redoutaient leur arriverait.

Tout Hébreu qui rejetait la promesse de Dieu, croyait au rapport majoritaire des espions et se méfiait du Tout-Puissant mourrait dans le désert. Ainsi, la génération de l'Exode fut condamnée à 38 années supplémentaires d'errance, jusqu'à la mort du dernier adulte se tenant aux portes de Canaan ce jour fatidique. Cet épisode est un de ceux que l'auteur de l'épître aux Hébreux aborde également, et de manière beaucoup plus détaillée, dans le même but : souligner l'importance de persévérer dans l'obéissance et la fidélité pour continuer à bénéficier de la délivrance divine jusqu'à la fin.

Au verset 6, Jude revient sur l'histoire des anges qui contemplèrent avec désir des femmes humaines et s'accouplèrent avec elles, donnant naissance à une race de géants. Ce bref épisode, décrit dans Genèse 6, versets 1 à 4, fit l'objet d'un développement et d'une interprétation importants aux III^e et IV^e siècles avant notre ère, comme l'attestent les chapitres 6 à 22 de 1 Énoch et le chapitre 5 des Jubilés. Selon la version plus complète de 1 Énoch, ces anges s'étaient effectivement rebellés contre l'ordre créé par Dieu et avaient transgressé les limites importantes qui leur étaient imposées en tant qu'êtres immortels postés dans les cieux pour copuler avec des femmes humaines mortelles.

Ils engendrent une race de géants qui ravagent la population humaine par leur violence et leur faim insatiable. Parallèlement, ces anges rebelles enseignent à l'humanité toutes sortes d'arts néfastes et interdits. Ils enseignent l'art d'extraire les métaux de la terre afin que, d'une part, les hommes puissent découvrir l'argent et l'or, et donc la convoitise et l'avidité, et d'autre part, apprendre à forger des outils et, plus important encore, des armes, augmentant ainsi exponentiellement leur capacité à nuire à autrui.

Les anges enseignent aux femmes l'art du maquillage et de la beauté afin qu'elles puissent plus facilement susciter le désir de leurs futurs compagnons. Dieu intervient face au chaos qui règne sur la terre. Il tue les géants nés des anges et de leurs compagnes, et les esprits des géants morts deviennent les démons qui continuent de tourmenter l'humanité.

Les anges eux-mêmes sont enchaînés et enfermés dans les cavernes profondes de la terre, recouverts de rochers et enfermés dans les ténèbres en attendant le jour où Dieu jugera toutes les créatures. C'est l'histoire que Jude présume au début de sa lettre. Il se souviendra notamment du détail, absent de Genèse 6, selon lequel ces anges furent punis en étant enchaînés dans des cavernes obscures sous la surface de la terre, en attendant le jugement de Dieu au dernier jour.

Il est possible que le développement du récit de Genèse 6:1 à 4 ait été influencé par le mythe grec de la révolte des Titans contre les dieux et du châtement qu'ils subirent, comparable à celui d'être enchaînés dans les profondeurs de la terre. Les auteurs juifs

tendaient à considérer cet épisode, plutôt que l'histoire des transgressions d'Adam et Ève, comme une explication du mal et du chaos qui régnaient dans la sphère humaine, Paul et l'auteur du quatrième livre d'Esdras constituant des exceptions notables à cette règle plus générale. Jude utilise cet épisode de manière similaire à plusieurs autres auteurs juifs qui invoquent le même exemple historique.

Ceux qui franchissent les limites tracées par Dieu connaissent une fin funeste. Au verset 7, Jude évoque le sort de Sodome, Gomorrhe et de leurs villes jumelles, un exemple négatif populaire dans la littérature juive en raison de leur destin unique : subir une pluie de feu du ciel, ainsi que le caractère sulfureux et enfumé que le territoire aurait conservé pendant plus d'un millénaire. Jude blâme les habitants de Sodome pour avoir commis la fornication et s'être livrés à une autre forme de chair.

C'est le même genre de langage que Paul utilise pour opposer le corps physique au corps de résurrection dans 1 Corinthiens 15, versets 39 et 40. Cela suggère que Jude considère que le péché de Sodome n'était pas une pratique homosexuelle, mais le désir précis de violer les messagers angéliques, en quelque sorte l'équivalent du péché des anges dans Genèse 6, 1 à 4, et 1 Énoch, chapitres 6 à 22, à propos duquel Jude dit que les hommes de Sodome péchaient, je cite, de la même manière. Là encore, Jude semble se concentrer sur les conséquences désastreuses de la transgression des limites divines pour la vie et les pratiques, ce que, selon lui, les intrus font et encouragent.

On peut observer que ce trio d'exemples apparaît également dans la sagesse de Ben Sira, chapitres 16, versets 7 à 10, et avec la substitution de l'arrogance de Pharaon à la rébellion de la génération de l'Exode dans 3 Maccabées, chapitre 2, versets 4 à 7, suggérant que ces récits étaient couramment utilisés à des fins morales. Jude place ensuite fermement les intrus dans cette lignée traditionnelle. De même, ces personnes, en rêvant, polluent la chair, rejettent l'autorité et calomnient les gloires.

Le détail des rêves de ces maîtres est frappant, car il ne figure dans aucun des exemples que Jude vient de relater. Il est donc fort probable qu'il reflète une pratique observable et caractéristique des intrus eux-mêmes. Comme nous l'avons déjà vu, l'Église primitive a connu une explosion d'expressions charismatiques d'inspiration spirituelle, souvent authentiques, parfois assez fallacieuses.

Les intrus semblent avoir légitimé leur pratique et leur enseignement en revendiquant, et peut-être même en mettant en scène, des expériences charismatiques comme source. Jude utilise également le mot « enhypnée » ici. *zdomenoi*, qui apparaît à plusieurs reprises dans la version grecque de Deutéronome 13, versets 1 à 5. Ce n'est probablement pas un hasard si Jude utilise un verbe associé aux faux prophètes dans l'avertissement de Deutéronome contre eux, ainsi que dans la caractérisation par Jude de l'activité des intrus contre lesquels il met en garde. Le langage de Jude dans ce verset est très allusive.

La pollution de la chair est assez claire, faisant référence à l'autosatisfaction des intrus, avec des connotations sexuelles évidentes. Mettre de côté la seigneurie, ou peut-être, pardon, mettre de côté l'autorité, ou peut-être nier la seigneurie, faisait probablement référence à la promotion par les intrus de la liberté chrétienne dans des directions qui s'inscrivent dans le domaine de la licence et de la débauche. Paul devait également veiller à ce que ses

convertis ne comprennent pas la liberté chrétienne comme une occasion de faire place à la débauche et à la débauche.

La calomnie des gloires, que l'on entend ici comme une référence à un ordre d'anges ou aux anges en général, est la moins évidente. Étant donné les liens des anges au I^{er} siècle, tant avec la promulgation de la loi qu'avec le jugement dernier, Jude pourrait souligner le sentiment d'affranchissement des intrus vis-à-vis des contraintes morales de la tradition juive et chrétienne commune. Cependant, tout comme la vénération des anges pouvait poser problème dans l'Église primitive, comme à Colosses, se comporter comme si l'on exerçait une autorité sur des êtres spirituels en raison de sa propre connaissance ou de son propre pouvoir spirituel était également répandu. C'était le fondement de la plupart des pratiques magiques et des exorcismes dans le monde antique, ainsi qu'un moyen par lequel les charlatans s'en prenaient à leur public.

Pensez à Simon le Magicien parmi les Samaritains dans Actes chapitre 8. On pourrait imaginer que les intrus renforcent leur autorité spirituelle en tant que guides moraux de la congrégation par des paroles audacieuses adressées à des êtres spirituels, voire à des êtres spirituels, un phénomène qui n'est pas inconnu dans les expressions les plus excessives de la spiritualité charismatique actuelle. Le contre-exemple fourni par Jude au verset 9 suggère que ce dernier cas est fort possible. Or, l'archange Michel, lorsqu'il discutait avec l'accusateur au sujet du corps de Moïse, n'osa pas prononcer un jugement injurieux, mais dit plutôt : « Que le Seigneur te réprimande. » Ici, la référence de Jude à une histoire qu'il connaissait mais que nous avons perdue nous rappelle l'étrangeté de la lettre et, de manière très concrète, la rend moins accessible.

Aucune source écrite de l'époque du Second Temple susceptible d'éclairer l'histoire évoquée par Jude au verset 9 n'a survécu. Nous possédons les premiers chapitres d'un ouvrage connu sous le nom de Testament de Moïse, mais il manque sa conclusion. Il est probable que l'ouvrage se terminait par un épisode relatant la mort et peut-être l'enterrement de Moïse, mais ce contenu est perdu.

On pense qu'un autre ouvrage connu sous le titre L'Assomption de Moïse a existé, mais il n'en reste aucune trace, hormis quelques brefs extraits sans rapport avec le sujet, conservés dans la littérature ultérieure. L'épisode auquel Jude fait référence se déroule généralement comme suit. On lit dans Deutéronome 34 que Moïse est mort et a été enterré, mais personne ne connaît l'emplacement de cette sépulture.

Comment cela était-il possible ? Une légende se développa selon laquelle Moïse fut enterré non pas par des êtres humains capables de rapporter des informations, comme l'emplacement de sa sépulture, mais par les anges eux-mêmes, qui dissimulaient ce lieu aux humains. Cette légende s'étendit ensuite à une dispute sur la question de savoir qui, du représentant de Dieu, Michel, au motif que Moïse était son serviteur, ou de Satan, au motif que Moïse avait été un meurtrier. Dans l'histoire connue de Jude, la revendication de Michel prévalut, bien sûr, mais Michel fit preuve de retenue envers un angélique de son rang, aussi déchu fût-il, en ne réprimandant pas Satan de sa propre autorité, mais en soumettant l'affaire à Dieu.

Les paroles attribuées ici à Michel, « Que le Seigneur te réprimande », sont en réalité connues d'un épisode scripturaire plus ancien. Il s'agit en effet d'un autre débat entre le diable et un ange au sujet d'un être humain. Dans Zacharie 3-1-6, Satan accuse le grand prêtre Josué, qui, avec Zorobabel, est l'un des deux instruments choisis par Dieu pour la restauration de Juda après son exil à Babylone.

L'ange du Seigneur réprimande Satan par ces mêmes mots : « Que le Seigneur te réprimande ! » tandis que Josué est déclaré saint aux yeux de Dieu, un fait figuré par le fait que ses vêtements sales sont retirés, qu'on le revêt d'un vêtement blanc propre et que le turban du grand prêtre est posé sur sa tête. Si nous nous sentons un peu éloignés de Jude à ce stade, nous sommes en bonne compagnie. Au début du VIII^e siècle, le vénérable Bède a eu recours à une allégorie du corps de Moïse comme peuple d'Israël pour tenter de donner un sens à l'histoire.

Un autre interprète anonyme des premiers temps attribua ce récit à la transfiguration du Christ, Satan et Michel se disputant la pertinence de l'apparition de Moïse sur le mont Thabor, c'est-à-dire dans la terre promise où Dieu lui avait interdit l'accès. L'auteur de la deuxième épître de Pierre, qui, de toute évidence, semble avoir incorporé une grande partie de la lettre de Jude dans sa propre mise en garde contre les intrus d'un autre genre, omettait complètement cette référence, la remplaçant par un épisode plus connu des Écritures juives. Jude cite à nouveau ces exemples pour les intrus au verset 10.

Mais ces gens calomnient tout ce qu'ils ne comprennent pas. Or, ce qu'ils comprennent naturellement, tels des animaux déraisonnables, les corrompt. Dans une habile accusation, Jude affirme que les prétentions charismatiques des intrus proviennent de leur manque de véritable connaissance spirituelle, tandis que leurs pratiques sensuelles découlent du type de connaissance que les êtres humains partagent avec les animaux dépourvus de facultés rationnelles, celle qui naît des désirs et des instincts.

Leur fin, cependant, est précisément celle que Paul affirmerait se trouver au bout du chemin qui consiste à semer dans la chair la corruption et la pourriture qui finissent par pourrir dans la tombe. Une fois de plus, Jude adresse une parole opportune aux chrétiens de tous les temps, et particulièrement à notre époque, où beaucoup prétendent avoir une meilleure compréhension que les auteurs des Écritures eux-mêmes de la liberté que les chrétiens possèdent et devraient être autorisés à exercer, ainsi que de l'obsolescence de ce qu'ils ont longtemps considéré comme des limites fixées par Dieu. Jude nous avertit qu'en cherchant à jouir de ce que nous croyons nécessaire à une vie humaine épanouie, nous risquons de nous rendre finalement moins qu'humains, plus semblables à ces animaux irraisonnés pour qui les désirs naturels sont le moteur principal de leurs décisions.

Nous risquons également, en rejetant l'autorité de la tradition apostolique pour tracer les lignes de défense de notre propre vie, de nous priver d'aspects importants du remède divin à notre condition, à savoir notre vulnérabilité aux passions de la chair qui mènent finalement à la corruption et à la décadence. Je vais m'autoriser une petite parenthèse et me concentrer sur un point que beaucoup de non-spécialistes ignorent peut-être : le travail complexe de la critique textuelle et de la recherche de la formulation originale la plus probable de nos écrits du Nouveau Testament. Nous ne possédons pas les autographes originaux du premier siècle d'aucun des écrits du Nouveau Testament.

Nous possédons des milliers de manuscrits du Nouveau Testament, véritables copies de copies de copies de l'écrit original. La formulation des nombreux manuscrits qui nous sont parvenus diffère sur de nombreux points. Rarement de manière à modifier significativement le sens, mais parfois de manière significative.

Pourquoi existe-t-il des variations de formulation pour un même verset du Nouveau Testament, ce que nous appelons des variantes textuelles, dans ces nombreux manuscrits ? Ces variations résultent de l'activité des copistes eux-mêmes, ces scribes chargés de reproduire chaque texte du Nouveau Testament et, à terme, le Nouveau Testament dans son ensemble. Certaines variations de formulation résultent de modifications accidentelles, d'autres de modifications intentionnelles.

Lorsqu'un scribe copiait un manuscrit, que ce soit pour remplacer un manuscrit usé ou pour en faire une copie pour une autre congrégation, il commettait inévitablement des erreurs accidentelles, principalement des illusions d'optique. Il commettait des fautes d'orthographe, confondait des lettres semblables ou intervertissait des lettres dans un mot ou des mots d'une phrase. Lorsque son regard passait de l'original à la copie et vice-versa, il pouvait ne pas se poser exactement au même endroit.

Ils pouvaient sauter en avant ou en arrière dans l'original, vers un autre mot commençant ou se terminant par les mêmes lettres que celles qu'ils venaient de copier, sautant ainsi des mots ou des phrases, ou les dupliquant. Dans certains cas, un seul scribe pouvait lire un manuscrit à voix haute pendant que plusieurs scribes écrivaient le texte. On parlait alors de production de masse.

Un scribe pouvait mal interpréter le texte en cours de lecture, d'autant plus que les voyelles et les diphtongues grecques étaient de plus en plus prononcées de manière identique. Cependant, tous les changements n'étaient pas accidentels. De nombreux scribes cherchaient à apporter leur aide en corrigeant intentionnellement le texte au fur et à mesure de sa copie.

Une correction très courante consistait à harmoniser la formulation d'un passage avec ce que l'on savait ou se rappelait d'un autre. Par exemple, les scribes corrigeaient des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau Testament, ou ils harmonisaient Marc ou Luc avec Matthieu, qui était l'évangile principal de l'Église primitive. Ou encore, ils conformaient une expression d'une lettre de Paul à celle d'une autre.

Il arrivait qu'un scribe, comparant deux ou plusieurs manuscrits au fur et à mesure de leur copie, harmonise les variantes, fusionnant les lectures en une seule. Les scribes cherchaient aussi fréquemment à améliorer la grammaire et le style du texte, ou à corriger les erreurs ou divergences perçues. Il leur arrivait même d'effectuer des omissions, des modifications ou des insertions pour des raisons théologiques, dont certaines pouvaient être initialement des notes marginales, puis reprises dans le texte lui-même.

L'existence de variantes textuelles a donné naissance à la discipline de la critique textuelle, une reconstruction minutieuse et critique de la formulation originale la plus probable, capable d'expliquer au mieux les nombreuses variantes. Le critique textuel examine toutes les variantes à un endroit donné du texte et tente de discerner quelle lecture est la plus

probable de la lecture originale du texte, celle de l'auteur. Certains manuscrits sont bien moins éloignés des originaux que d'autres de générations de copies.

Parmi les manuscrits anciens importants, on compte trois Bibles complètes ou quasi complètes des IV^e et V^e siècles de notre ère : le Codex Sinaiticus, le Codex Vaticanus, tous deux du IV^e siècle, et le Codex Alexandrinus du V^e siècle. À ces manuscrits s'ajoutent plusieurs dizaines de copies sur papyrus des III^e et IV^e siècles de parties du Nouveau Testament. Par exemple, le papyrus numéro 66 nous livre un codex des lettres de Paul datant d'aussi loin que 200 de notre ère. Les critiques de textes accordent souvent plus de poids au témoignage de ces manuscrits anciens qu'à celui des manuscrits ultérieurs, des Xe, XI^e et XII^e siècles, car ceux-ci sont bien plus proches de l'époque des auteurs du Nouveau Testament.

De même, les critiques textuels ont tendance à privilégier les lectures courtes, car les scribes ont tendance à développer un texte en y ajoutant des gloses ou des harmonisations. Ils privilégient les lectures plus complexes, car ils cherchent à aplanir les difficultés du texte plutôt qu'à en créer. Ils privilégient également des lectures spécifiques bénéficiant d'une attestation géographique plus large.

Par exemple, apparaissant dans des manuscrits d'Égypte, de Palestine et de Grèce, une lecture provenant de ces trois lieux pourrait donc avoir plus de poids qu'une lecture provenant uniquement, par exemple, de manuscrits italiens ou occidentaux. Le verset 5 de Jude présente le premier des deux principaux défis textuels de ce court document. Je présenterai les variantes uniquement en lien avec les manuscrits les plus anciens dans lesquels elles apparaissent.

Deux questions principales se posent concernant la formulation de Jude 5 dans plusieurs de ces manuscrits. La première concerne l'utilisation par l'auteur de l'adverbe grec hapax, que nous traduisons une fois pour toutes ou de manière définitive. L'auteur utilise-t-il hapax pour décrire l'intériorisation par son public de la connaissance chrétienne transmise par la prédication des apôtres ? Ou utilise-t-il le mot hapax pour contraster ce qui est arrivé d'abord à la génération de l'Exode avec ce qui est arrivé ensuite, après leur manque de fidélité et d'obéissance ? La seconde concerne la question de savoir à qui, selon l'auteur, la délivrance de la génération de l'Exode d'Égypte : au Seigneur, à Dieu ou au Christ.

Si nous comparions plusieurs de nos premiers témoins au texte de Jude verset 5, nous découvririons les variations suivantes. Je tiens à vous rappeler que tous commencent ainsi. Le Codex Sinaiticus, du IV^e siècle, continue.

Je tiens à vous rappeler, à vous qui avez appris à connaître toutes choses, que le Seigneur, après avoir délivré un peuple du pays d'Égypte une fois pour toutes, a détruit une seconde fois ceux qui n'avaient pas fait preuve de confiance. Au même endroit, le Codex Vaticanus et le Codex Alexandrinus disent : « Je tiens à vous rappeler, à vous qui avez appris à connaître toutes choses une fois pour toutes, que Jésus, après avoir délivré un peuple du pays d'Égypte... » Il y a aussi un papyrus de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle, le papyrus 72, qui se lit ainsi.

Je tiens à vous rappeler, à vous qui avez appris toutes choses une fois pour toutes, que Dieu Christ, après avoir délivré un peuple du pays d'Égypte, a détruit une seconde fois ceux qui

n'avaient pas fait preuve de confiance. Pour répondre d'abord à la deuxième question, à qui attribue-t-on la sortie des Hébreux d'Égypte ? Au Seigneur ? À Jésus ? À Dieu Christ ? Jésus est fortement soutenu ici par Alexandrinus et Vaticanus, ainsi que par plusieurs traductions anciennes comme le latin ancien, le copte et l'éthiopien. Ces traductions nous montrent que cette interprétation était répandue à la fin du IIe et au début du IIIe siècle.

Cela confère également à cette variante le soutien d'une large attestation régionale. Il s'agit sans doute aussi d'une lecture plus problématique, de sorte que les scribes pourraient être tentés d'apporter une solution par une modification mineure. Par exemple, passer de Jésus, généralement utilisé uniquement pour désigner le fils incarné, à Christ, qui pourrait désigner le fils pré-incarné, ou même le Seigneur, plus ambigu, qui pourrait désigner Dieu le Père, l'agent historiquement le mieux attesté de l'Exode.

En revanche, Jude n'utilise nulle part ailleurs dans cette courte lettre le nom de Jésus, hormis le titre honorifique de Christ, le titre de Messie, ce qui pourrait suggérer que Jésus représente l'intrusion d'un scribe dans le texte. En effet, si l'original de Jude avait été « Seigneur », les autres variantes pourraient s'expliquer par des tentatives de clarifier la personne que Jude entendait par ce titre ambigu. Il est finalement impossible d'en être certain.

Il est clair que certains scribes, à tout le moins, pensaient dans ce sens, attribuant à Jésus préincarné un rôle dans l'histoire du salut du peuple de Dieu, tout comme l'auteur de l'épître aux Hébreux et l'auteur du quatrième Évangile considéraient le fils préincarné comme actif dans les événements de la Genèse, c'est-à-dire dans la création, et tout comme Paul parlait de l'action du Christ dans la provision divine pour la génération de l'Exode dans le désert lorsqu'il nomma Christ le rocher porteur d'eau en 1 Corinthiens 10.4. L'incertitude du témoignage textuel, cependant, devrait nous inciter à rester hésitants quant aux conclusions théologiques que nous pourrions tirer du contexte de Jude 5. Concernant l'autre question, l'emploi du mot hapax en lien avec la lumière du destinataire dans la foi semble être l'interprétation la plus pertinente. Elle est appuyée par le Papyrus 72 du début du IIIe siècle, le Codex Vaticanus du IVe siècle, le Codex Alexandrinus du Ve siècle et le scribe qui a corrigé le Codex Sinaiticus plusieurs siècles plus tard. Cela concorde avec d'autres expressions du Nouveau Testament concernant le caractère décisif et suffisant de l'ancrage d'une communauté chrétienne dans la connaissance révélée de la prédication apostolique, comme par exemple dans Hébreux 6.4. On y trouve également une exhortation à une congrégation à rester fidèle à la trajectoire que ses expériences antérieures de la foi et de l'esprit avaient tracée.

Relier le mot hapax à l'expérience de délivrance des Hébreux semble être une correction stylistique, marquant un contraste clair entre leur expérience antérieure de délivrance, hapax, et la suite, 2 Deutéron, où ils n'ont finalement pas obtenu les promesses divines à cause de leur désobéissance. J'ai longuement abordé cette question, car il me semble essentiel pour tous ceux qui étudient de près le texte du Nouveau Testament d'avoir une idée de la complexité de la critique textuelle qui sous-tend le texte que nous lisons, et de reconnaître que certains passages laissent planer un doute quant à la formulation exacte de nos originaux perdus. Dans Jude, versets 11 à 15, Jude continue de faire appel à la tradition que lui et son public partagent, en les mettant en garde contre le fait de suivre l'exemple des intrus et de se joindre à eux selon leurs conditions, car leur pratique continue de les

soumettre au jugement de Dieu, comme le démontrent les exemples scripturaires et les textes parascripturaux.

L'une des sources sur lesquelles Jude continue de s'appuyer est 1 Énoch. Jude avait évoqué l'histoire des anges rebelles et leur sort, davantage connus grâce au développement de Genèse 6:1 à 4 par 1 Énoch que par le récit scripturaire lui-même, au verset 6 de Jude. Dans la section suivante, Jude s'appuiera directement sur le texte de 1 Énoch, qui constitue une déclaration faisant autorité du jugement divin sur les impies. Les lecteurs modernes de Jude, à l'instar de certains lecteurs de Jude de l'époque patristique et post-nicéenne, pourraient ne pas connaître 1 Énoch ou se méfier d'une œuvre pseudonyme. Il pourrait donc être utile d'examiner 1 Énoch de plus près.

Le livre lui-même s'est développé par étapes sur au moins deux siècles, suggérant un flux constant d'influence et de sensibilisation, si bien que les Juifs pieux ont continué à y revenir, à écrire d'autres textes dans sa tradition et à y joindre leurs écrits afin d'en assurer la préservation. Les premiers fragments de 1 Énoch datent de la fin du III^e ou du début du II^e siècle av. J.-C. Il s'agit de l'Apocalypse des Semaines (1 Énoch 91 et 93) et du Livre des Veilleurs (1 Énoch 6 à 36).

C'est à l'histoire du Livre des Veilleurs que Jude avait déjà fait référence au verset 6. Les anges qui n'ont pas conservé leur position mais ont quitté leur demeure sont enchaînés éternellement dans les ténèbres les plus profondes en attendant le jugement du grand jour. À ce propos, nous pouvons comparer 1 Énoch 10.4 et 10.13. Liez Azazel par les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres. Liez-les pendant 70 générations sous les rochers de la terre jusqu'au jour de leur jugement.

Et encore, plus largement, concernant toute l'armée des anges rebelles, ce lieu est la prison des anges, et ils y seront détenus pour toujours. C'est à cette même histoire que Jude fait référence ici, au verset 13, lorsqu'il qualifie les intrus de « citations d'étoiles errantes », réservées à jamais aux ténèbres les plus profondes. De nouveau, nous trouvons dans 1 Énoch 18 que c'est la prison des étoiles et des puissances célestes.

Et dans 1 Énoch 26, ces étoiles font partie des étoiles du ciel qui ont transgressé les commandements du Seigneur et sont liées en ce lieu jusqu'à la fin des 10 000 siècles. 1 Énoch, tel qu'il nous a été transmis, comporte plusieurs autres niveaux. Le livre des luminaires célestes, 1 Énoch 72-82, fournit une explication détaillée du lever et du coucher du soleil et de la lune par leurs différentes portes à l'horizon, et de leur lien avec l'observance calendaire de l'année liturgique juive.

Cette section pourrait elle-même être un abrégé d'un livre astronomique original beaucoup plus long, antérieur à chaque section du premier Énoch. Le calendrier solaire établit une année de 12 mois divisée en 364 jours. Le calendrier lunaire divise ces mêmes 12 mois en 354 jours et ajoute un mois supplémentaire tous les trois ans pour compenser la différence.

Ainsi, les fêtes annuelles mentionnées dans la Torah et la Loi de Moïse, qui débutent un jour précis d'un mois précis – Pessah, Pentecôte, Souccot, le Nouvel An et le Jour des Expiations – tombaient toutes à des jours différents selon le calendrier suivi. Les autorités du Temple de Jérusalem aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. suivaient le calendrier lunaire. La communauté sectaire de Qumrân, en revanche, suivait le calendrier solaire et critiquait vivement les

autorités du Temple pour avoir utilisé la moindre lumière, la lune, plutôt que la plus grande lumière, le soleil, pour calculer les heures exactes des fêtes et autres événements.

Les sectaires de Qumrân prétendaient que cela avait conduit les autorités du temple à violer l'alliance, car elles n'observaient pas les fêtes aux jours prévus. Le premier livre d'Énoch comporte plusieurs niveaux supplémentaires. Le Livre des Rêves comprend les chapitres 83 à 90 du premier livre d'Énoch.

Il s'agit d'une longue apocalypse animale, sorte d'allégorie prophétique du cours de l'histoire depuis Adam jusqu'à l'avènement du royaume de Dieu, probablement écrite durant la période maccabéenne, au milieu du II^e siècle av. J.-C. On y trouve également la Lettre d'Hénoch, 1er Énoch 91-107, qui intègre l'apocalypse antérieure des semaines d'aujourd'hui. Cette lettre est en grande partie composée d'instructions éthiques.

Enfin, il y a la section connue sous le nom des Paraboles d'Hénoch, actuellement les chapitres 37 à 71 du premier livre d'Hénoch. On ne sait pas si elle a été composée au I^{er} siècle avant J.-C. ou au I^{er} siècle après J.-C. Si elle date du I^{er} siècle avant J.-C., elle devient particulièrement intéressante car elle parle du Fils de l'Homme comme d'un personnage de la fin des temps qui jouera un rôle dans le jugement divin des nations et la délivrance de son peuple.

Le terme « Fils de l'Homme » est bien sûr le terme préféré de Jésus pour se désigner lui-même, ainsi que pour désigner ses rôles présents et futurs dans l'économie divine. Toutes les parties du premier Énoch sont attestées dans les Manuscrits de la mer Morte, à l'exception des Paraboles d'Énoch, ce qui témoigne de l'importance de ce livre pour les communautés sectaires représentées par ce recueil. Cela soulève également la question cruciale de l'absence de paraboles.

Ont-ils été composés trop tard pour prendre racine dans une communauté qui serait détruite en 68 apr. J.-C. ? Quoi qu'il en soit, Jude lui-même fréquentait clairement des milieux en Palestine qui valorisaient ce livre parabène, en particulier le Livre des Veilleurs qui ouvre le recueil connu sous le nom de 1er Énoch. Au verset 11, Jude cite trois autres exemples tirés de l'héritage scriptural pour esquisser une réflexion sur le caractère et les pratiques des intrus. Malheur à eux, car ils ont suivi la voie de Caïn, se sont abandonnés à l'héritier de Balaam pour le profit et ont péri dans la rébellion de Coré.

L'histoire du meurtre d'Abel par Caïn dans Genèse 4 est, bien sûr, assez familière. Les spéculations abondent aujourd'hui, comme à l'époque du Second Temple, sur les raisons pour lesquelles Dieu n'a pas accepté l'offrande de Caïn. Le seul indice que fournit la Genèse, cependant, permet d'établir un lien clair avec les intrus.

Dieu mit Caïn au défi de maîtriser ses émotions plutôt que de céder à elles. Le Seigneur dit à Caïn : « Pourquoi es-tu en colère, et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien, ne seras-tu pas accepté ? Et si tu agis mal, le péché est tapi à la porte. Il te convoite, mais domine-le. »

Jude a déjà fait allusion à l'engagement des intrus à satisfaire leurs passions plutôt qu'à les maîtriser aux versets 4 et 8. Il explicitera bientôt cette accusation aux versets 12 et 13, puis aux versets 16 à 18. La maîtrise des passions était, bien sûr, non seulement un lieu commun

dans l'éthique juive gréco-romaine et hellénistique, mais aussi une priorité éthique parmi les premiers dirigeants chrétiens, Paul étant le plus important, comme le soulignent particulièrement Galates 5, versets 13 à 25. L'exemple suivant de Jude est celui de Balaam, le prophète à gages que Balak, roi de Moab, invita pour maudire le peuple hébreu alors qu'il approchait et traversait son pays en route vers Canaan, dans Nombres 22 à 24.

Balaam, bien sûr, fut empêché d'accomplir sa tâche lorsque son âne l'avertit de la présence d'un ange devant lui sur la route. Balaam finit cependant par trouver un moyen de gagner sa vie. C'est sur sa suggestion que les femmes moabites séduisirent les hommes hébreux et les incitèrent à se joindre au culte des dieux moabites, afin de dissoudre les frontières autour d'Israël et de l'intégrer aux peuples autochtones.

Nous lisons cet épisode en Nombres 25, mais l'implication de Balaam est spécifiquement évoquée en Nombres 31:16. Cela semble être le point de connexion avec les intrus auxquels Jude pense, car il les croit promouvoir la sensualité et, par conséquent, l'effacement des limites de la sainteté qui devaient définir le peuple de Dieu en Christ. Et comme Balaam, leur motivation ultime, affirme Jude, est de tirer profit de la ou des congrégations.

Le troisième exemple nous amène à la rébellion de Coré et de son clan contre l'autorité de Moïse et d'Aaron, un épisode relaté dans Nombres 16. Coré s'opposa à l'autorité de Moïse et d'Aaron, affirmant que tout Israël était saint pour l'Éternel, et non Moïse et Aaron en particulier. L'objectif de Coré était bien sûr de revendiquer une plus grande autorité pour lui et son groupe, mais leur fin fut d'être engloutis dans un tremblement de terre, tandis que le reste d'Israël s'empressait de prendre ses distances avec le groupe de Coré.

C'est précisément ce que Jude espère que ses lecteurs adopteront à l'égard des intrus, tant sur le plan idéologique que pratique, du moins puisque ces derniers sont également soumis au jugement imminent de Dieu. Le lien le plus évident semble résider dans la prétention de Coré à jouir d'une proximité avec Dieu et, de ce fait, à chercher à écarter l'autorité de Moïse. De même, les intrus prétendent avoir accès à Dieu et à ses décrets permissifs par leur activité charismatique et prophétique, dans le même but de rejeter l'autorité contraignante de l'enseignement et de la tradition apostoliques concernant la vie chrétienne.

Ces comparaisons avec des personnages de l'histoire sacrée sont suivies d'une avalanche de comparaisons avec des images de la nature et de l'industrie, bien que la plupart d'entre elles aient également de fortes résonances scripturales ou para-scripturales. Comme pour les analogies historiques, les images de la nature ne sont pas du tout flatteuses, mais très révélatrices. Ces personnages sont des récifs cachés dans vos festins d'amour, festoyant irrévérencieusement à vos côtés, des bergers s'occupant d'eux-mêmes, des nuages sans eau emportés par le vent, des arbres sans fruits, même à la fin de l'automne, déracinés, des chemins sauvages de la mer deux fois morts, brassant leur propre honte, des étoiles errantes pour qui l'obscurité des ténèbres a été réservée à jamais.

Il existe une certaine ambiguïté concernant la première de ces images. Jude qualifie-t-il les intrus de taches ou de souillures sur les festins de la congrégation, ou les appelle-t-il des récifs cachés ? Ce dernier sens semble être le plus courant pour *spilades*, et l'auteur de la Deuxième Épître de Pierre choisira un autre terme pour préciser sa préférence pour les

taches ou les souillures. L'image de récifs ou de rochers cachés est particulièrement poignante dans un monde où les naufrages sont fréquents .

Considérons l'expérience personnelle de Paul, qui a connu au moins trois naufrages avant celui qui l'a conduit à Malte. Une telle image soulignerait le danger que représentent les intrus pour l'auditoire de Jude. Leur présence menace de ruiner la foi des membres de la congrégation qui, sans grande circonspection, les évitent.

Jude suggère que les intrus s'inscrivent dans la lignée des bergers d'Israël selon Ézéchiël, ceux qui se présentent comme des chefs mais négligent leurs devoirs envers leurs protégés, ne pensant qu'à leurs propres intérêts et profits. L'attrait des intrus pour leur propre plaisir dans le cadre du festin d'amour chrétien, repas sacré célébrant l'amour de Dieu et la famille que Dieu a unie, témoigne de leur irrévérence fondamentale, de leur manque de considération pour les biens supérieurs que le repas de communion chrétienne célébrait et cherchait en même temps à mettre à la disposition de la congrégation. L'image suivante provient de la tradition scripturale, en résonance particulière avec la tradition du texte hébreu, plutôt que d'être soumise, où la force de ces images se perd véritablement dans la traduction.

Des nuages sans eau emportés par le vent rappellent l'image des nuages et des vents sans pluie dans Proverbes 25-14, utilisée ici pour parler de ceux qui se vantent de bienfaits qu'ils n'ont jamais accordés ou d'une aide qu'ils n'ont jamais réellement offerte, gonflant ainsi faussement leur propre réputation. Ainsi, tels des nuages sans eau par un jour de vent, les intrus sont eux aussi pleins d'air et de fanfaronnades, cherchant à gonfler leur propre réputation, mais n'offrant rien de nourrissant ni d'utile. L'image suivante renforce ce point : les arbres devraient être chargés de fruits en automne, mais ces intrus n'ont aucun fruit à offrir, et en effet, eux-mêmes n'ont pas de racines plongées dans la nourriture spirituelle que Dieu fournit et sont donc morts eux-mêmes, sans parler de leur capacité à donner la vie aux autres. Il est possible que Jude ait développé son image d'arbres portant des fruits, d'arbres ne portant pas de fruits, même à la fin de l'automne, déracinés deux fois, morts, comme une antithèse à l'image du psalmiste de la personne juste qui est comme un arbre planté près des courants d'eau, qui donne ses fruits en saison et dont les feuilles ne se flétrissent pas.

Israël, Isaïe avait plutôt comparé les méchants à la mer agitée, incapable de se calmer, dont les vagues soulèvent boue et borborygmes. Jude affirme donc que les pratiques égoïstes de ces intrus remontent la boue de leur propre dégradation. Enfin, Jude revient à l'image des étoiles dont l'infidélité avait attiré le jugement de Dieu sur elles.

D'une part, Jude fait ici référence aux planètes, ces planètes qui se déplacent dans le ciel selon des trajectoires irrégulières et qui, de ce fait, ne peuvent servir de repères fiables. Il s'agit bien sûr d'une autre image pertinente à évoquer pour lutter contre l'influence des enseignants dont le message et l'exemple égarent ceux qui s'en inspirent. D'autre part, Jude revient également à l'histoire du Premier Énoch et des anges rebelles, également évoqués dans le Premier Énoch, chapitres 6 à 26, comme des étoiles déchues dont le non-respect de l'ordre et des limites divines a conduit à leur châtimement dans les sombres prisons des cavernes de la terre.

Les allusions renouvelées à Énoch Ier ouvrirent la voie à la récitation de ce texte par Jude, témoignant de la certitude du jugement divin et avertissant que les intrus et tous ceux qui suivent leur voie subiront sans aucun doute la sentence divine. C'est également à leur sujet qu'Énoch, à la septième génération depuis Adam, prophétisa : « Voici, le Seigneur est venu avec ses myriades de saints, pour exercer un jugement sur tous et déclarer chacun coupable de tous les actes d'impiété qu'ils ont commis avec impiété, et de toutes les paroles injurieuses que les pécheurs impies ont proférées contre lui. » L'original, dans Énoch Ier 1:9-10, se lit ainsi : « Et voici, il vient avec ses myriades de saints, pour exercer un jugement sur tous, pour anéantir les impies, et pour juger toute chair de tout ce que les pécheurs et les impies ont fait et perpétré contre lui. »

Il est un peu étrange que Jude commence la citation par « Le Seigneur est venu » en utilisant un verbe au passé, au lieu de « Le Seigneur vient » comme dans l'original. Cela pourrait potentiellement amener les auditeurs à penser que les observateurs et les impies emportés par le déluge seraient les cibles de la colère divine lors de son retour en jugement, à une époque encore future du point de vue d'Énoch, mais depuis longtemps révolue du point de vue de l'auditoire. La récitation aurait alors la force d'invoquer un précédent historique, avertissant les auditeurs que le jugement divin sur toute impiété est féroce et certain.

Jude, cependant, fusionne les horizons du passé d'Énoch et du présent du public en affirmant qu'Énoch a adressé ces paroles aux intrus eux-mêmes, ou les a adressées à leur sujet. Décrire ces intrus comme des étoiles errantes pour lesquelles l'obscurité des ténèbres a été réservée à jamais facilite cette fusion des horizons. Le sort des observateurs et des impies emportés par le déluge est aussi celui des intrus et de tous ceux qui persistent ou retournent à un mode de vie qui n'honore pas Dieu et ses justes intentions pour nos vies.

Depuis le verset 4, Jude dresse le portrait de ceux qui utilisent la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et les communautés de ses disciples comme un moyen de profit pour faire avancer leurs propres intérêts et assurer leur propre satisfaction. Il nous tend une sorte de miroir dans lequel nous devons espérer ne pas nous voir, et nous devons vivre de manière intègre afin de ne pas risquer de nous y voir, d'autant plus si nous occupons un poste de direction. Jude continue également de nous présenter une facette du caractère et de l'engagement de Dieu que beaucoup, au XXI^e siècle, préféreraient oublier, ignorer ou nier comme dépassée : l'engagement de Dieu juste et saint à tenir ses créatures responsables de l'honneur et de l'obéissance qu'elles lui doivent, de la révérence et de la piété qui doivent caractériser la vie de ceux qui vivent uniquement par la bonté et la faveur de Dieu.

Ce faisant, Jude se montre simplement fidèle à l'enseignement de son demi-frère et Seigneur Jésus, qui proclamait lui aussi que Dieu est celui qui distinguerait les justes des méchants, les cœurs froids des compatissants, ceux qui ont honoré le Dieu Saint par la sainteté de cœur et de vie, de ceux qui ont vécu pour leurs propres plaisirs et desseins. En même temps, Jude rappelle à ses auditeurs qu'ils sont aimés non seulement par lui-même, qui les appelle ainsi à plusieurs reprises, mais plus encore par Dieu, en qui ils sont aimés comme il le décrit dans la salutation d'ouverture et dans l'amour duquel ils sont exhortés à se préserver au verset 21. Mais ils le font en marchant dans la sainteté, en préservant la foi à laquelle les apôtres les ont eux-mêmes invités.

Comme dans les enseignements de Jésus et, en fait, dans toutes les voix qui s'expriment dans le Nouveau Testament, la sainteté et l'amour ne sont pas des caractéristiques ou des options contradictoires. Ils se définissent et se renforcent mutuellement.